

## BLEU

**D**es trois couleurs primaires, le bleu est la plus paradoxale : c'est la couleur de la langueur et de la tristesse, mais également celle de la joie et de l'épanouissement. Sur un bateau, la nuit, le bleu de l'eau se mêle au bleu du ciel ; cette couleur est donc celle des espaces sans frontières, sans limites.

Si vous jetez du sel dans un feu, les flammes virent au bleu. Le sel frotté sur une plaie ravive la douleur, l'intensifie. Voir les autres s'embrasser et s'étreindre était comme du sel jeté sur ma blessure, une flamme bleue qui me consumait.

Le bleu représente parfaitement les contradictions du cœur, le besoin d'être aimé et chéri, en même temps que notre désir de liberté.

Le bleu, couleur de la robe de bal que la petite Elsa Schiaparelli trouva dans le grenier de sa maison à Rome ; couleur aussi des couvertures des romances populaires que Coco Chanel trouva dans le grenier de son orphelinat.

C'est grâce au bleu que la couleur fétiche d'Elsa Schiaparelli, le Rose shocking, est devenue si emblématique : c'est un rose imprégné de bleu, qui transforme une nuance discrète en une teinte électrique.

Schiaparelli a transmuté le rose des petites filles en une véritable couleur de séduction, en y ajoutant cette touche de bleu.

Et, bien sûr, il y aura toujours le bleu du ciel de Paris par une journée de juin.

Écoutez. Je vais vous raconter une histoire qui parle de mode et de politique. D'amour aussi, bien entendu. Les trois bases de la vie, comme les trois couleurs primaires.

# 1

*New York, 1954*

— C'est pour vous.

Liz, l'assistante de la galerie, me tendit le télégramme. Papier bleu ciel, lettrage en bleu gras. La guerre était finie, et tous ceux qui devaient en revenir étaient déjà rentrés, mais la crainte demeurait, celle de lire à nouveau les mots : « Nous sommes au regret de vous annoncer... »

— Vous ne l'ouvrez pas ? demanda-t-elle.

— Si, bien sûr.

J'hésitai. Les seules personnes que j'aimais, celles qu'il me restait, se trouvaient à quelques blocs d'ici, en ville. Si quelque chose leur arrivait, je n'en serais pas informée par télégramme. Un appel téléphonique en local suffirait. *Ouvre-le*, m'intimai-je.

Je m'assis sur une caisse en bois et déchirai le papier en me rappelant que, parfois, les télégrammes étaient porteurs de bonnes nouvelles. Cela arrivait.

Le message était bref :

*Viens à Paris. Besoin de te voir.*

Signé : *Schiap.*

Elsa Schiaparelli. Bien sûr, elle avait préféré m'envoyer un télégramme plutôt que de passer un appel transatlantique. Pas pour le coût de la communication, mais à cause d'une de ses nombreuses phobies et superstitions : elle détestait le téléphone. Tous les bruits de la galerie de Madison Avenue s'évanouirent soudain – les coups de marteau, le bruissement des mètres à ruban, le frottement des échelles qu'on poussait sur le sol –, et je me retrouvai transportée à Paris.

Je fermai les yeux et me rappelai le joueur d'accordéon au coin de la rue Saint-Honoré, qui jouait *Parlez-moi d'amour*, le rire guttural de Schiap comme elle échangeait quelque commérage avec Bettina, son assistante. Le plus souvent, ces ragots concernaient Coco Chanel, sa grande rivale. Je revis Charlie, si beau dans son smoking, et cette bombe d'Ania faisant tourner les têtes au bar du Ritz. Je retrouvai le goût du café serré, l'odeur du pain chaud, les couleurs, l'éclat de la tour Eiffel, les vitraux et rosaces des églises, véritables miracles médiévaux.

À quand tout cela remontait-il ? J'avais vingt-cinq ans lors de ma première rencontre avec Schiap à Paris. Elle en avait alors quarante-huit, seulement neuf de plus que mon âge actuel. Et je la trouvais vieille, alors qu'elle ne l'était pas. « Les femmes ne vieillissent pas si elles savent bien s'habiller », m'avait-elle dit un jour. « Les femmes adultes ne doivent jamais s'habiller comme des gamines, mais elles ne doivent pas non plus considérer leur âge comme un fait inévitable. Ce n'est pas le cas, pas dans la mode. »

Après la guerre, Schiap et moi avons pris des chemins différents ; nous étions impatientes de reprendre le cours de nos vies, de redémarrer ce qui avait été interrompu, d'essayer de retrouver ce qui avait été perdu. Le temps est une flèche qui avance et ne recule jamais.

J'avais bien retenu cette leçon. À trop regarder derrière soi, on se transformait en statue de sel, comme la femme de Lot – ce sel qui crée des flammes bleues.

Mais pourquoi Schiap avait-elle « besoin » de me voir ? Pourquoi n'avait-elle pas dit « je veux » ou même « j'exige », comme elle le faisait habituellement ? Il y avait souvent une forme de théâtralité dans ses messages, où ressortait le côté autocentré très fréquent chez les personnalités célèbres et ambitieuses. Et théâtrale, on peut dire qu'elle l'était, la fameuse – pour certains, tristement célèbre – Elsa Schiaparelli, créatrice des vêtements pour femmes les plus beaux et parfois les plus bizarres qu'on ait jamais vus.

— De mauvaises nouvelles ?

L'assistante posa le cadre en bois qu'elle portait.

— Non. Je ne sais pas trop de quoi il s'agit, dis-je en pliant le télégramme pour le glisser dans ma poche. C'est juste un message d'une vieille amie, à Paris.

Elle poussa un soupir de soulagement un peu exagéré. L'employée de la galerie de M. Rosenberg était une personne attentionnée, capable de vous serrer dans ses bras sans raison ou de vous prendre la main si elle pensait que vous aviez reçu de mauvaises nouvelles. J'aimais cette qualité chez elle, et j'aimais ses longues mains blanches, qui me rappelaient celles d'Ania.

— Ah, Paris. J'adorerais y aller, un jour. Vous connaissez déjà, je crois ?

— Oui, je connais.

Ça, je pouvais dire que je connaissais.

— Bon, on a presque terminé, repris-je. On peut s'arrêter là pour aujourd'hui ?

Il fallait que je réfléchisse à ce télégramme, pour prendre une décision.

— Mais l'exposition doit être en place lundi, dit-elle, l'air plus inquiet que jamais.

C'était ma première exposition à la célèbre galerie Rosenberg, je ne devais donc pas prendre les choses à la légère. J'avais participé à plusieurs expositions collectives, et même vendu quelques toiles, mais si celle-ci recevait un bon accueil... eh bien, ma carrière pourrait s'en trouver très favorablement influencée.

Liz regarda le télégramme que je tenais toujours en main.

— D'accord, fit-elle.

— On finira ça demain. Allez-y, rentrez chez vous.

C'est précisément ce que Schiap m'avait dit une fois, bien des années plus tôt. La vie avait ses petits refrains, qui me ramenaient parfois en arrière.

Mais l'écho de ses mots à elle ne m'émouvait pas spécialement. C'était plutôt le fait d'avoir ouvert un télégramme contenant le message « Viens à Paris. Besoin de te voir » qui me faisait cet effet, ces mots étant les mêmes que ceux que mon frère, Charlie, avait écrits seize ans auparavant.

Bien sûr que j'irais. Il était impossible de ne pas y aller, dans un cas comme dans l'autre. Alors que Liz commençait à nettoyer le chantier, je trouvai un bout de papier et entamai la liste indispensable à tout voyage qui s'organise en période de grande activité. Je resterais pour le vernissage, puis je prendrais un avion pour Paris. Un avion ! Avant la guerre, l'océan grouillait de bateaux à vapeur faisant sans cesse des allers et retours. De nos jours, les gens voyageaient dans les airs. C'était moins cher. Plus rapide. Schiap avait été l'une des premières à effectuer un vol transatlantique – elle avait adoré l'idée d'être à Paris pour le petit déjeuner un lundi et d'en prendre un le mardi à New York.

Liz plia l'escabeau et me coula un nouveau regard inquiet par-dessus ses lunettes, qu'elle portait toujours bas sur son nez, comme Coco Chanel le faisait quand elle pensait que personne ne la voyait. De l'autre côté de la baie vitrée, Madison Avenue bouillonnait de vie. New York s'était remise de la guerre. Les étagères des épiceries étaient pleines, les vitrines de chez Bonwit Teller, Macy's ou Henri Bendel opulentes. La ville était plus forte que jamais, tel un malade sortant d'une grippe pour se trouver plus en forme que jamais après avoir passé plusieurs jours au lit.

Les enfants qui étaient de sortie avec leur nanny ou leur mère avaient les joues roses et bien pleines, dans leurs manteaux et leurs gants d'hiver ; les femmes arboraient leurs nouvelles tenues d'après-guerre, principalement du Dior ou autre créateur s'inspirant de celui-ci. C'était le New Look, symbole de richesse et de prospérité, avec ses vestes cintrées et ses jupes amples qui redonnaient aux femmes toute leur féminité.

Les femmes de Madison Avenue paraissaient vraiment gaies dans ces nouveaux vêtements ; la mode avait eu à cœur de remettre sur le devant de la scène tout ce qui incarnait la splendeur, ou au moins la normalité. C'est Schiap qui m'avait appris que les vêtements ne sont pas que des vêtements. Ce sont des humeurs, des désirs, la matérialisation de nos âmes et de nos rêves. La silhouette féminine se coule dans les rêves et les espoirs d'une génération. Les vêtements sont de l'alchimie, la pierre philosophale, aurait dit mon amie Schiap. La seconde peau, la peau choisie, l'art mutant que nous portons sur notre dos.

Pendant la guerre, les femmes avaient travaillé dans des usines de munitions, passé des nuits de solitude en

haut des gratte-ciel en écoutant le grondement sinistre des Messerschmitt survolant la ville. Certaines avaient été infirmières auprès des blessés en Normandie ou dans les Ardennes. Mais tout ça, c'était fini. Maintenant, les femmes restaient à la maison et faisaient des bébés. New York regorgeait de bébés et de poussettes, et les seins des femmes, avec les nouveaux soutiens-gorge, étaient généreux et pointus comme des obus.

De temps à autre, une femme différente passait devant la vitrine avec une expression qui me faisait sourciller – celle du deuil, qui vous colle nuit et jour des cernes autour des yeux. J'avais eu ce visage-là, moi aussi, pendant la guerre, après avoir ouvert mon télégramme : « Nous avons le regret de vous annoncer... »

Je regardai par la baie vitrée jusqu'à ce que Liz sorte de l'arrière-salle en agitant les clés. La prochaine fois que je rêvasserais de la sorte derrière une vitrine, ce serait avec une vue sur la place Vendôme, celle que l'on avait depuis la boutique de Schiap, sur ce magnifique endroit de Paris où Napoléon montait la garde du haut de son immense colonnade. Napoléon et tous ses petits soldats. Sauf que Charlie ne serait pas là. Ni Ania... et bien d'autres encore.

Ok, Schiap. Voyons voir ce que tu as à raconter. Peut-être avait-elle de nouveaux cancans sur Coco Chanel, sa vieille ennemie ? Cette idée me fit sourire. Ce serait comme au bon vieux temps, plein de malice et de complicité. Non. Finalement, non. Rien ne serait jamais comme autrefois. Je songeai alors au passé, à cette longue période triste avant que je rencontre Schiap, lorsque, malgré mon jeune âge, je pensais que ma vie était déjà derrière moi.

Dans la vie, il y a des moments de convergence où tout s'aligne – le moindre détail matériel, du toast brûlé au petit déjeuner à l'échelle qui défigure vos bas neufs, comme si l'univers entier devenait une question exigeant sa réponse. Réponse qui décidera du reste de votre vie. Rester. Ou partir.

Pour moi, ce moment eut lieu le 6 juin 1938.

— Télégramme pour toi, me dit Gerald, à la fois médecin de l'école, mais aussi mon supérieur hiérarchique et ex-beau-frère.

À cette époque, nous avions déjà dit adieu à toute relation de famille et nous contentions de nous saluer d'un hochement de tête lorsque nous nous croisions ou devions parler travail.

Le télégramme sur son bureau venait de France et avait déjà été ouvert. Comme je travaillais pour l'école, Gerald estimait que toute correspondance me parvenant ici relevait du travail, et qu'il pouvait la lire. Cette fois-ci, ce n'était pas le cas.

— C'est de ton frère, ajouta-t-il.

Il ne me tendit pas le télégramme, que je dus aller prendre moi-même sur son bureau.

*Viens à Paris. Je veux te voir. Arrivé de Boston, ici pour l'été. Retrouve-moi au café des Deux Magots, le 9 juin à 14 heures.*

*Charlie*

Je le lus deux fois puis le pliai et le mis dans ma poche.

— Tu n'iras pas, évidemment, dit Gerald en relevant les yeux de ses dossiers médicaux. Voir ton frère.

Son regard était glacial. Je ne lui en voulais pas, et n'étais pas étonnée non plus. Si la situation avait été inversée, si j'avais pensé que Gerald était responsable de la mort de mon frère, je lui aurais jeté le même genre de regard, ou même pire – celui d'un dragon prêt à tout incendier sur son passage.

— Non ? fis-je.

— Les cours ne sont pas terminés. Le trimestre non plus.

— Bien sûr. Tiens, voilà mes notes de la semaine.

Je prenais des notes sur les filles qui suivaient mes cours d'arts plastiques, surtout sur celles qui avaient été malades, et Gerald, en tant que médecin, les lisait attentivement. Notre pensionnat jouissait d'une excellente réputation, celle d'éduquer et de prendre soin de jeunes filles exceptionnelles, tout particulièrement celles qui avaient de graves problèmes de santé sur le long terme. Nous avions plusieurs victimes de polio en voie de guérison, des jeunes filles avec des problèmes de mobilité nécessitant une thérapie et de l'exercice quotidiens, ainsi qu'une autre souffrant d'un bégaiement si sévère qu'elle pouvait à peine parler. À l'école, elles suivaient leur traitement tout en ayant une vie sociale avec d'autres filles de leur âge.

Prendre des notes sur les élèves faisait partie de mon contrat avec l'établissement ; en retour, j'étais logée, nourrie, et recevais un salaire plus que correct. L'arrangement m'avait convenu, deux ans plus tôt, après les funérailles d'Allen, quand je ne savais plus où ni de quoi vivre. L'offre d'emploi de l'école était tombée à pic, presque miraculeusement. Et cela signifiait que je pouvais rester sur les lieux où j'avais été heureuse avec Allen.

Mais peu à peu, ce système de notes m'avait fait l'effet d'une sorte de trahison envers mes élèves, qui me faisaient confiance. L'art commence par une

exploration intime des rêves et des désirs, et tout cela devrait rester privé jusqu'à ce que l'artiste s'estime prêt à révéler son monde intérieur. Les notes que je transmettais à Gerald trahissaient les secrets que je discernais dans les peintures et dans nos conversations en classe. Quel respect pour ces endroits obscurs que nous avons besoin de garder en nous, ces ombres mystérieuses dont les autres ne peuvent pas se mêler avec leurs injonctions, leurs théories freudiennes ou leurs discours respectables ?

Florrie, une jeune fille taciturne aux nattes rousses, m'avait avoué la veille avoir dessiné un nu d'homme, puis l'avoir déchiré avant que quiconque puisse le voir. « La prochaine fois, lui avais-je dit, il faudra me le montrer d'abord. Les mains et les pieds sont difficiles à dessiner, ainsi que les os, les tendons. Les autres parties sont assez simples, en comparaison. Regarde les statues de Michel Ange. Simple géométrie. » Florrie, intelligente comme elle l'était, avait eu le bon sens de ne pas ricaner. Elle serait mariée dans quelques années. Après quoi elle ne tarderait pas à devenir une mère, une femme occupée et responsable avec, dans le grenier de sa maison, un coffre rempli du matériel de dessin et de peinture, dont elle ne se servirait plus.

— Les notes semblent assez brèves, cette semaine, dit Gerald, toujours sans me regarder.

— Il n'y avait pas grand-chose à signaler.

Je n'avais aucune intention de révéler la curiosité de Florrie concernant l'anatomie masculine.

— Quel temps affreux, hein ? dis-je en regardant la pluie qui battait les vitres.

Refuser d'aller à Paris, vraiment ? C'était bien la première fois que Charlie me demandait de venir.

— C'est bon pour le jardin.

Gerald observa les papiers soigneusement rangés sur son bureau et les poussa d'une façon indiquant que notre entrevue était terminée.

— Il y a déjà tellement de vert, soupirai-je.

Le vert est une couleur secondaire obtenue en mélangeant du jaune et du bleu. Bleu pour le ciel, jaune pour le soleil ; *chloros*, ou vert, dans la nature. Et c'est là le problème : seuls les vrais verts de la nature ont l'air crédibles. Tous les autres verts ont l'air de ce qu'ils sont : des imitations. Le vert est versatile. Il y a tant de mauvais verts, où le jaune est trop dominant, ce qui lui confère la teinte malade d'une ecchymose commençant à s'estomper, et d'autres où le bleu est trop sombre, ce qui leur donne des airs de nuage de tempête au-dessus d'une mer démontée. À mes yeux, le vert n'est authentique dans une peinture que lorsqu'il est accentué par du noir, des pigments noirs issus d'os brûlés. Du feu, donc. Le feu et la destruction régissent tant de choses dans la vie.

— Il n'est pas facile de voyager en ce moment, dit Gerald. Regarde tous ces réfugiés autrichiens qui encombrant les ambassades.

L'horloge égrenait son triste tic-tac. Des pas se hâtèrent dans le couloir – une fille en retard pour son cours, certainement. J'observai le motif du tapis usé, tirillée entre l'idée d'obéir à Gerald, de remplir mes obligations envers l'école, et mon envie de plus en plus forte de revoir Charlie. Cela faisait tellement longtemps.

Gerald releva les yeux, et je lus une fois de plus cette terrible perplexité sur son visage : pourquoi est-elle vivante, elle, alors que mon frère est mort ? C'était ma faute, et c'était impardonnable. Je le savais.

Je mangeai du bœuf bouilli et des légumes avec les étudiantes et quelques professeurs à la cantine ce soir-là, puis je filai à mon atelier. Je n'avais pas peint depuis

l'accident – depuis la mort d'Allen. Les couleurs me défiaient, refusant de se livrer. J'avais tenté une étude de bleu mais, en séchant, il avait viré au gris, rien qu'au gris, et je ne savais pas si c'était ma vision qui avait changé ou les peintures elles-mêmes. Je me sentais comme une chanteuse ayant perdu sa voix, qui savait quelles notes chanter mais se trouvait incapable de les produire. La mort peut faire ça – rendre la réalité aussi impossible à saisir que l'eau qui coule entre les doigts.

Cette fois, j'essayai d'enduire une toile, juste pour voir si j'y parvenais encore. Il me semblait important de ne pas perdre le coup de main avec la matière, même si l'essence de l'art m'échappait encore. Les filles étaient à un bal dans le grand hall, à boire du punch au jus d'ananas en faisant semblant de croire, comme Allen et moi autrefois, qu'elles se trouvaient ailleurs, dans un vrai lieu festif et gai. J'entendais le gramophone jouer une chanson de Freddy Martin, *April in Paris*.

C'était l'une des chansons préférées d'Allen. J'étais tellement distraite que j'appliquai la colle trop rapidement et abîmai la toile. Je décidai de ne pas faire de deuxième essai. Pourquoi gaspiller ainsi les fournitures de l'école ? J'éteignis les lumières, fermai la porte à clé et traversai la cour de gravier pour rallier ma petite chambre derrière les garages de l'établissement. Il y flottait une odeur d'essence, mais j'avais mon entrée rien qu'à moi, et une parcelle d'intimité. Une chouette hulula. Quelque part dans les champs, par-delà les gazons impeccables, un renard glapit et un lapin poussa un couinement. Vie et mort dans la paisible campagne anglaise.

J'écoutai le doux martèlement de la pluie sur le toit dans le noir. Et si j'allais à Paris, voir Charlie ? Je m'autorisai un bref moment d'allégresse. Et voilà qu'un bleu

pâle monta soudain du gris en moi – pas tout à fait de la joie, mais pas loin. Je me réjouissais d'avance.

Je n'avais pas vu mon frère depuis l'enterrement de mon mari. Charlie avait voulu venir me voir, mais je lui avais toujours dit non. Je ne voulais pas être consolée ou évoquer le temps d'avant. Je voulais être seule avec mon chagrin.

Mon père était un médecin célèbre pour ses greffes de visage pendant la Première Guerre mondiale. Quand la grippe espagnole les avait emportés, ma mère et lui, Charlie et moi étions partis vivre avec la sœur de mon père. J'avais cinq ans, Charlie trois. Comme il se souvenait à peine de nos parents, j'avais pris l'habitude de faire des petits dessins de papa et maman, d'après mes souvenirs, pour les partager avec mon frère afin qu'il s'en rappelle tout de même un peu, au moins à travers mes propres souvenirs. L'art peut faire ça aussi – fixer ce que le passé a de meilleur.

Tante Irène avait épousé un homme propriétaire de la franchise nord-est de Fuller Brushes, mais ils n'avaient pas d'enfants. S'ils nous nourrissaient, nous hébergeaient et nous éduquaient, ils ne nous dorlotaient en revanche jamais, si bien que Charlie et moi avions grandi en devenant totalement dépendants l'un de l'autre – comme deux couleurs primaires n'ayant nul besoin d'une troisième pour être au complet.

Lorsque j'eus fini le lycée, ma tante et mon oncle m'avaient payé deux années d'études à la Art Students League. J'avais eu l'occasion de montrer une de mes huiles, un petit portrait, lors d'une modeste exposition dans une galerie du centre-ville, et j'avais cru que ma carrière était lancée ; mais quand j'avais eu vingt ans, tante Irène avait déclaré : « Ça suffit ! Tu ne peux pas

être étudiante éternellement. » Elle avait proposé de clore ce chapitre en m'offrant un voyage d'un mois à Paris. Ma condition était que Charlie vienne avec moi.

Nous étions alors en août 1933. Après le krach boursier de 1929, un bidonville était apparu derrière le Metropolitan Museum sur la 5<sup>e</sup> Avenue, avec sa kyrielle de taudis en carton et en tôle où s'entassaient les grands perdants de la crise. À Paris, l'argent coulait à flots, disait ma tante – me faisant alors imaginer des tas de billets flottant sur la Seine. Une fois là-bas, nous avons fait les boutiques, les restaurants, des promenades dans les parcs. Quand ma tante se reposait, lors des après-midi trop chauds, Charlie et moi nous rendions au Louvre.

C'est là qu'un jour, alors que j'étais retournée voir *La Joconde*, j'avais vu un jeune Anglais, tout en tweed et en politesse, assis sur le banc que je considérais comme le mien. Il regardait Mona Lisa, droit devant lui, et la couleur rousse de ses cheveux, de sa moustache, la ligne nette de son nez m'avaient fait penser aux premiers autoportraits de Renoir. On peut dire ce que l'on veut de la mièvrerie de certains de ses sujets, Renoir reste un maître de la couleur.

Il s'était levé, galant, et m'avait proposé de partager le banc. « Allen Sutter », avait-il dit en me serrant la main. Ce simple contact, ferme et chaleureux, m'avait donné l'impression de m'éveiller d'un profond sommeil.

— Lily Cooper, et voici mon frère, Charlie.

Nous nous étions assis tous les trois en faisant semblant de contempler Mona Lisa, mais je ne pouvais m'empêcher de regarder Allen en biais, et il faisait de même. Il était grand et mince, avec des yeux d'un brun

très profond, pas de ce gris pâle que l'on voit souvent avec les cheveux roux. Des couleurs inhabituelles qui me donnaient envie de faire son portrait. Je m'étais ensuite demandé ce que j'éprouverais en l'embrassant, en le serrant dans mes bras.

Pourquoi lui ? Je suppose que c'était le lieu, le moment, et il y avait une étincelle dans ses yeux qui me donnait envie de le faire rire. *Le coup de foudre*<sup>1</sup>, comme disent les Français. L'amour est fait en partie de ce que nous ressentons de l'autre personne, et en partie de ce que cette personne nous fait ressentir sur nous-même. Avec Allen, dès notre première rencontre, je m'étais sentie en confiance et aussi jolie qu'une jeune fille dans un des tableaux de fêtes galantes de Watteau.

Après cette première rencontre, nous nous étions retrouvés chaque après-midi au Louvre pendant deux semaines, quand ma tante faisait sa sieste.

Lorsque tante Irène était rentrée à New York en septembre, je n'étais pas repartie avec elle, arguant que j'allais rester à Paris pour y étudier les beaux-arts.

Elle m'avait considérée d'un œil sévère à cette annonce.

— Si j'entends parler du moindre soupçon de débauche, je te couperai les vivres et tu rentreras immédiatement à New York, m'avait-elle dit. C'est bien compris ?

Les yeux au plafond, Charlie m'avait donné un petit coup de coude dans les côtes.

— N'écoute pas, avait-il chuchoté. Et amuse-toi, au contraire.

Trois mois plus tard, Allen et moi nous étions mariés à la mairie de Paris.

---

1 En français dans le texte.